Document généré le 18 juin 2025 02:58

XYZ. La revue de la nouvelle

Alcool

Maryse Aubut

Numéro 61, printemps 2000

Nouvelles d'une page

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4211ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Aubut, M. (2000). Alcool. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (61), 8–8.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Alcool

Maryse Aubut

Les alcools te donnent parole
Si facile que tu vomis
Les mots qui flottent, les mots qui sombrent
Confondus dans une même déconfiture
Comme une page étendue sur le carrelage
Je lis ton amertume.

Je suis une bouteille de gin. Un contenant à l'extérieur strié de coulisses tellement je déborde et suis plein. Mes organes flottent et dansent une étrange valse, comme les glaçons dans mon verre de scotch, qui tournent et font un joli bruit d'argent lorsqu'ils frappent la paroi. Mon cerveau se ramollit dans un semblable jus. J'ai la matière grise, le nez en robinet. Même ma peau distille une sueur à quarante pour cent : je sue du cognac. Je suis assis sur un tabouret recouvert de vinyle rouge. Mes fesses y sont collées depuis si longtemps qu'en me levant pour me diriger vers les toilettes, j'aurai l'impression désagréable de ne plus avoir à y aller, tellement mon pantalon se sera humidifié. Le barman, de l'autre côté du comptoir, promène un corps guillotiné par mes paupières lourdes d'alcool. Les verres révolutionnent, je ne comprends plus comment il peut arriver à les faire rouler si vite : ses mains ont les gestes fous d'un poulet qui a perdu la tête. Je discerne encore vaguement, du côté gauche, la guirlande de lanternes jaunes, rouges et vertes crucifiée dans un coin sans grande précaution comme un chapelet de saucissons secs. Je suis dans un abattoir. Quelques carcasses verreuses s'étalent devant moi ; j'ai sucé jusqu'à leur moelle, bu leur dernière goutte, vampirisé leur raison d'être. Et il y a toutes ces bouteilles, tous ces corps gonflés, ces cous effilés, placés là, sur la tablette. J'en inviterai une à danser, une nuit. Peut-être.